

La réception du livre italien dans les anciens Pays-Bas à la première Modernité. Bilan et perspectives de recherches

Cette communication est pour moi l'occasion de faire un premier bilan des activités menées en Belgique sur la réception du livre italien dans les anciens Pays-Bas aux XVI^e et au début du XVII^e siècle depuis le lancement, en novembre 2013, du projet EDITEF. Tout d'abord, je pointerai la parution prochaine, dans les collections du CESR, d'un ouvrage co-écrit avec notre « chairwoman », Nicole Bingen, qui a pour titre *Lectures italiennes dans les pays wallons à la première modernité (1500-1630)*. Il s'agit d'une étude sur la diffusion du livre italien, en langue vernaculaire ou en traduction française, dans cette zone de parlers romans que Jean Lemaire de Belge, appelait les « pays wallons », et qui comprend la partie francophone des Pays-Bas et de la Principauté de Liège, ainsi que le Cambrésis. L'ouvrage est enrichi d'un répertoire des livres en langue italienne et des traductions vers le français qui ont circulé dans cet espace territorial. Pour ma part, j'ai procédé à une enquête similaire pour la ville de Bruxelles. Les premiers résultats ont été présentés lors de la journée d'étude du 12 décembre dernier à la Bibliothèque royale Belgique, journée intitulée *Le livre italien dans les anciens Pays-Bas & en Principauté de Liège à la première Modernité (XVI^e-XVII^e s.)*. Cette manifestation, co-organisée par mon Département de recherches *Transitions* et l'équipe d'EDITEF, fut l'occasion de réunir des chercheurs belges et étrangers travaillant sur la réception et la diffusion de lettres italiennes au début de l'époque moderne. Plusieurs thématiques ont été abordées : les échanges entre artistes, la réception d'œuvres en langue italienne, la circulation de manuscrits en provenance d'Italie, les productions d'auteurs jésuites ainsi que l'activité littéraire d'auteurs italiens présents dans les Pays-Bas. Les interventions des différents participants seront publiées conjointement avec celles présentées lors du séminaire sur le livre italien en Suisse romande organisé à Tours en novembre dernier.

Ici, je me concentrerai plus particulièrement sur les investigations que j'ai menées avec Nicole Bingen au sein des pays wallons et celles menées par moi sur Bruxelles. Cette communication est ainsi l'occasion de partager avec vous les conclusions de nos travaux. Je terminerai mon intervention par la présentation de plusieurs pistes de recherches qu'il conviendrait d'explorer pour mieux saisir les mécanismes qui ont sous-tendu la réception de la littérature italienne dans cet espace territorial.

Il convient de planter directement le décor. La diffusion du livre italien en langue vulgaire, tant en langue originale qu'en traduction, est un phénomène relativement marginal dans les pays wallons et à Bruxelles entre 1500 et 1630. Ce constat émane d'un examen de la production des imprimeurs, de fonds de libraires ainsi que de quelques bibliothèques privées. Précisons d'emblée que le paysage éditorial de ces régions ne comporte aucun Italien ou aucun passionné de lettres italiennes qui aurait pu consacrer son atelier à la promotion de cette culture, à l'instar de l'un des premiers imprimeurs des anciens Pays-Bas, Thierry Martens, qui s'était formé en Italie, parlait l'italien, fréquentait les cercles humanistes et qui fut le premier à publier dans ce territoire un auteur italien, Pie II, et un texte en langue italienne, une oraison de Savonarole.

Dans les pays wallons, l'impression de livres « italiens » – c'est à dire des livres en langue italienne ou en traduction française – démarre dans le courant des années 1560. Il s'agit d'un processus très lent, qui touche un nombre restreint de villes. On en compte six au XVI^e siècle : d'abord Douai et Cambrai, puis, une dizaine d'années plus tard, Liège et, enfin, dans la dernière décennie du siècle, Arras, Mons et Lille. Dans les dix premières années du XVII^e siècle viennent s'ajouter Valenciennes, Saint-Omer et Tournai. Mais si le phénomène s'étend géographiquement, il reste très limité. Le livre « italien » représente environ 4 % de la production totale des pays wallons, voire un peu moins après 1600. En chiffres absolus, les contributions les plus importantes sont celles de Douai et d'Arras, mais, en chiffres relatifs, Arras l'emporte sur Douai. Autre particularité : l'impression de livres « italiens » concerne surtout l'ouest des pays wallons, le centre n'ayant rien produit et la part de Liège ayant été assez négligeable. Cette plus grande activité à l'ouest est bien évidemment à mettre en relation avec l'établissement de l'Université de Douai et la vitalité des collèges et des couvents qui l'entouraient.

Dans les pays wallons, les livres imprimés en langue italienne sont très rares, seulement 7 titres sur une production globale estimée à environ 4400 ouvrages. On peut dès lors parler de phénomène quasi inexistant. Ce sont des œuvres signées par quatre Italiens. Du côté de la littérature, il y a les productions d'Antonio Abbondanti, secrétaire du nonce de Cologne qui a vécu à Liège, et celle de Vincenzo Balbis. On pointe également deux livres de musique, l'un de Joannin Favereo, l'autre de Giovanni Giacomo Gastoldi.

À Bruxelles, la situation est pire. La première impression en langue italienne ne sort de presses qu'en 1633. Il s'agit d'une poésie pastorale composée par le capitaine Lelio Santa Maria. La langue étrangère la plus imprimée est en réalité l'espagnol, avec près de 130 titres au cours des trente premières années du XVII^e s. La présence de la cour espagnole explique cette production. On relève toutefois deux éditions polyglottes, comprenant une version en langue italienne : *l'Histoire d'Aurelio et Isabelle*, le célèbre roman sentimental de Juan de Florès, et les très répandus *Colloques* de Noël de Berlaimont, un ouvrage didactique destiné à l'apprentissage simultané de plusieurs langues. Mais ces deux ouvrages n'ont rien de spécifiquement italien.

Dans les pays wallons, la diffusion du livre « italien » s'est faite essentiellement par le biais des traductions en langue française et elle concerne essentiellement le livre religieux, dont la part augmente dans les trois premières décennies du XVII^e siècle. Dans ce domaine, une bonne moitié des titres sont des rééditions de livres imprimés hors des pays wallons, surtout en France. Mais un nombre non négligeable des traductions, près de la moitié, ont été élaborées sur place, et souvent à l'incitation des autorités religieuses, par des lettrés locaux qui ont soutenu de leurs efforts la propagation de la Contre-Réforme. Car l'écrasante majorité des textes publiés s'inscrit dans le programme post-conciliaire de reconquête des fidèles promu surtout par les jésuites, secondés toutefois par d'autres ordres tels les dominicains, les bénédictins ou les carmes déchaussés. Le fer de lance de cette entreprise a été la diffusion de textes religieux de toutes natures et de toutes origines par la traduction en plusieurs langues afin d'assurer leur circulation auprès des publics les plus divers de toute l'Europe. Si bien que, pour autant qu'ils aient été vraiment composés en italien au départ – ce qui n'était pas toujours le cas –, on peut se demander si ces livres « italiens » véhiculaient vraiment quelque chose de spécifiquement italien, susceptible, en tant que tel, d'attirer certains lecteurs ou certains traducteurs. Sans doute que non. Comme le seul but visé était la propagation et la consolidation de la foi, ces traductions se fondent de manière indifférenciée et interchangeable dans un tout paneuropéen, qui est la culture postridentine. Le restant de la production imprimée présente, à une exception près, peu d'intérêt et est très limité. Il se borne à des publications de circonstances, des textes encomiastiques, quelques traités sur la santé ou encore des guides pour le voyage à Rome.

L'exception est celle de la traduction française des *Rime* et des *Trionfi* de Pétrarque par Philippe de Maldeghem sous le titre de *Pétrarque en rime françoise*. Conçue à Liège, mais par un Flamand, imprimée à Bruxelles et écoulee aussi à Douai, elle est emblématique des relations culturelles et éditoriales étroites qui reliaient les pays wallons entre eux, mais aussi les pays wallons aux pays flamands.

Philippe de Maldeghem, qui a fait l'objet d'une belle étude de Jean Balsamo, est né en 1547, probablement à Blanckenberghe sur le littoral belge. Ses années de formation sont mal connues, mais il déplorait lui-même de ne pas avoir fait le voyage d'Italie. Il a succédé à son père comme échevin de Bruges, puis, lorsque la ville fut prise par les protestants, il a connu la prison et l'exil (1579). Après avoir séjourné à Boulogne et à Calais, il est accueilli à Liège au sein de la cour cosmopolite d'Ernest de Bavière, prince-évêque depuis 1581. Il y a occupé les charges de gentilhomme-servant et de maître d'hôtel et s'est vu assigner de nombreuses missions de confiance. Il a pris part aussi aux campagnes de Westphalie, dont il est revenu avec une jambe cassée (1586). À Liège, il a fréquenté le cercle de lettrés réuni autour du secrétaire privé du prince-évêque, Dominique Lampson (1532-1599). Cet autre Flamand était un excellent connaisseur de la langue italienne, qu'il avait apprise non pas en voyageant en Italie, mais probablement en Angleterre, du temps où il y faisait partie de la maison du cardinal Reginald Pole. Amateur d'art et artiste lui-même, il entretenait une correspondance en italien avec Vasari. C'est Lampson qui a encouragé Maldeghem à poursuivre la traduction de Pétrarque entreprise pendant le loisir forcé consécutif à sa blessure et l'a aidé de ses conseils lors ce labeur. Maldeghem a ensuite partagé sa vie entre Liège et Bruges, dont il fut plusieurs fois le maire. Il est mort en 1611. Selon Jean Balsamo, le but avoué et modeste de Philippe de Maldeghem, de proposer le texte des *Rime* et des *Trionfi* en français pour ceux qui ignoraient l'italien, se doublait de plus hautes ambitions. À l'instar des poètes français qui, à partir de Pétrarque, considéré comme modèle et rival, avaient œuvré pour l'illustration de leur langue et de leur littérature, Maldeghem entendait « illustrer » le français dans les Flandres au sens large du terme, afin d'y favoriser l'avènement d'une littérature moderne. Désireux d'avoir une large audience, Maldeghem a fait paraître son livre à Bruxelles, chez Rutger Velpius, l'imprimeur de la cour, et non chez un imprimeur liégeois qui n'aurait pu offrir au *Pétrarque en rime françoise* le

rayonnement que son auteur souhaitait. Il a lui-même joué un rôle très actif dans la diffusion de son œuvre par l'envoi de copies d'hommage à diverses personnalités de haut rang. L'ouvrage, qui a rencontré un certain succès, eu égard aux exemplaires conservés, n'a cependant pas été réédité. Il a connu par contre une nouvelle édition, en 1606, à Douai, chez un éditeur-typographe mineur. Elle était destinée certainement à des étudiants des Pays-Bas et d'outre-Manche qui ignoraient l'italien, mais qui, attirés par la renommée du Toscan, voulaient prendre connaissance de ses poésies et, en même temps, se familiariser avec le français.

Hormis celui de Pétrarque, aucun grand nom de la culture italienne ne figure parmi les publications recensées dans les pays wallons ou à Bruxelles. L'audace qui a pu caractériser les stratégies éditoriales développées par certains imprimeurs du xv^e siècle semble bien loin. Probablement pour des raisons économiques, les imprimeurs de ces régions ne se sont pas aventurés dans des domaines où la concurrence exercée par leurs confrères anversois et étrangers était trop forte. Ils se sont concentrés sur des niches sûres, des livres faciles à écouler, et ont donc privilégié l'impression d'ouvrages destinés à une diffusion plus locale, la plupart conçus pour l'édification des étudiants de l'Université de Douai ou encore pour celle des nombreuses institutions religieuses masculines et féminines disséminées dans toute la zone prise en considération.

Les résultats de l'analyse de la production imprimée, assez décevants du point de vue de la variété des livres proposés, on la dit, doivent être toutefois nuancés en fonction de ceux obtenus par les deux autres sources prises en compte au cours des nos recherches avec Nicole Bingen : les inventaires de librairies et ceux des collections privées. Malheureusement, une telle enquête se heurte à deux obstacles majeurs. Le premier est d'ordre bibliographique : il manque des instruments recensant l'ensemble des inventaires encore conservés dans les dépôts d'archives ou fournissant la liste de tous ceux qui ont déjà fait l'objet d'une édition critique. La seconde difficulté réside dans la pauvreté du matériel documentaire disponible, peu d'inventaires de libraires ou de bibliothèques ayant été conservés.

Toutefois, en matière d'inventaires de libraires, on dispose, pour le XVI^e siècle, d'une source exceptionnelle. Pour rappel, à partir des années 1565-1566, les Pays-Bas ont été secoués par une vaste contestation politico-religieuse dirigée contre Philippe II. Afin de réprimer ces troubles, le souverain a mis en place un tribunal d'exception, le Conseil des Troubles, et l'a placé sous l'autorité directe d'Alexandre Farnèse, duc d'Albe et gouverneur-général des Pays-Bas. Surnommée par les contemporains « Conseil de sang », cette institution, active de 1567 à 1576, a compté [fait] près de 10 000 victimes. Ce tribunal a également surveillé de très près la fabrication, la vente et la possession de livres, en raison du danger potentiel de ce véhicule culturel qu'est l'imprimé. Ainsi, à la requête du duc d'Albe souhaitant « faire casser, abolir et anéantir tous livres deffendus et réprouvez » afin d'« extirper les sectes hérésies et mauvaises doctrines régnans ès pays de par dechà », des inquisiteurs ont envoyés en 1569 dans différentes provinces des Pays-Bas espagnols afin d'examiner les fonds des libraires et des imprimeurs et de dépister les livres hérétiques.

Une partie de leurs inventaires sont encore conservés, entre autres, ceux qui concernent diverses villes du comté de Hainaut. Les libraires installés à Mons, Maubeuge, Binche, Bavay, Ath, Le Rœulx, Enghien et Avesnes ont reçu la visite de l'inquisiteur Jean Bonhomme secondé par deux adjoints et un notaire, qui ont terminé leur travail le 15 juillet 1569. Avec Nicole, nous avons examiné ces documents, conservés aux Archives générales du Royaume à Bruxelles, et qui représentent une source d'une richesse remarquable : on dispose ainsi d'un relevé plus de 2300 titres – prohibés ou non – présents dans les dépôts ou sur les étals de libraires hennuyers et tournaisiens, qui offre un instantané inédit des livres en circulation dans de nombreuses villes du comté. Et comme, en outre, dans la plupart des cas, l'adresse bibliographique des livres et la date d'édition complètent les titres, ce relevé permet une analyse à la fois géographique et chronologique de la provenance des ouvrages.

Ces inventaires constituent également une source de premier ordre pour Bruxelles. D'une part, parce qu'ils ont révélé des libraires encore inconnus. En effet, sur les onze libraires qui ont reçu la visite de représentants des autorités civiles et religieuses au cours de la seconde quinzaine du mois de mars, seulement six d'entre eux étaient connus, soit par leurs relations avec Christophe Plantin, soit pour leurs activités

d'éditeurs. D'autre part, par le nombre des titres recensés. Ces documents répertorient en effet plus de 5000 livres en circulation, ou tout du moins, en dépôts chez des libraires bruxellois. Ils constituent donc un témoignage unique sur la situation du marché du livre à Bruxelles au milieu du XVI^e siècle.

Que ce soit au Hainaut ou à Bruxelles, ces inventaires jettent un éclairage inédit sur la circulation des livres « italiens » avant l'épanouissement de la Contre-Réforme qui a tant pesé sur le monde de l'imprimerie, surtout à partir de 1600.

À l'analyse de ces inventaires, il résulte que la part des livres « italiens » est fort petite et que la culture italienne semble à cette époque s'être surtout diffusée par le biais du français, ou du néerlandais à Bruxelles, même si l'on a pu pointer la présence de quelques livres en langue italienne et de divers manuels d'apprentissage de la langue. La majorité des livres mis en vente proviennent des grands centres typographiques que sont Anvers, Paris et Lyon pour les plus proches, mais également Venise, pour les plus lointains. Aussi convient-il de souligner le rôle non négligeable des libraires comme passeurs de la culture italienne en langue vulgaire au XVI^e siècle.

Si la présence des livres « italiens » est assez limitée, les étals proposent par contre des ouvrages d'une grande qualité et d'une belle diversité de sujets.

Dans les pays wallons, la littérature est en nombre et elle est de bon aloi, les grands auteurs sont bien représentés. On peut citer l'Arioste, l'Arétin, Bandello, Bembo, Boccace, Castiglione, Leone Ebreo ou encore le Pétrarque des *Triumphes*, dans la traduction en prose de La Forge. Dante, par contre, est absent. Les libraires ont également mis en vente des livres sur des sujets aussi divers que la religion, l'histoire, la philosophie, les sciences occultes, l'éducation, la politique, l'art militaire, le duel, la santé ou encore les loisirs (échecs, dés).

A Bruxelles, on peut trouver tout aussi bien des productions régionales, comme la célèbre *Description des Pays-Bas* de Guicciardini, que des livres imprimés uniquement en Italie, comme les *Histoires florentines* de Machiavel. D'autres pièces proviennent du

marché français. Je pense notamment à la relation, en italien, de la Joyeuse entrée d'Henri II à Lyon, dont la seule édition a paru dans cette ville en 1549.

Ici, faute de temps, je laisserai de côté l'analyse des bibliothèques privées, dont on trouve quelques inventaires dans la même source, et qui se distinguent les uns des autres selon les intérêts culturels de leurs propriétaires.

Pour les trente premières années du XVII^e siècle, les inventaires disponibles, tant de libraires que de bibliothèques, sont plus disparates, et dans le temps et dans l'espace, mais ils confirment que la diffusion de la culture italienne s'est surtout faite par le truchement des traductions. Ils montrent plus de variété que la production imprimée, mais attestent du poids croissant de la Contre-Réforme. À Bruxelles, les catalogues de ventes publiques nous apprennent en outre que la possession de livres en langue italienne, même si le pourcentage reste faible, augmente sensiblement au cours de la période 1630-1650.

Toutefois, les sources prises en considération ne révèlent qu'une des facettes du prisme : il reste encore de nombreuses archives à débusquer et de nombreuses pistes à explorer.

Il est plus que nécessaire de procéder à un examen approfondi des archives encore conservées afin d'y traquer tous les témoignages révélateurs de l'activité culturelle, d'une ville, d'une région et même d'un pays. Tâche certainement ingrate, mais qui produira sans conteste des résultats d'une grande richesse. Par exemple, pour Bruxelles, je pense aux testaments de chanoines, riches d'enseignement sur la destinée de leurs bibliothèques.

D'autres pistes méritent également d'être explorées. On se laisse à rêver d'un relevé exhaustif des ex-libris apposés sur les livres italiens présents dans les bibliothèques belges. Les correspondances des lettrés pourraient offrir aussi de précieuses indications sur la circulation du livre « italien » et les routes employées pour parvenir au-delà des Alpes.

Il faudrait en outre articuler les deux zones, la wallonne et la flamande – pour laquelle nous disposons de plus d'informations et d'un matériel documentaire plus étoffé –, dans une vision globale et dynamique. En effet, on l'a dit, la production du livre dans les pays wallons et à Bruxelles est entravée ou rendue superflue par la présence de centres d'imprimerie comme Anvers et Louvain. Il faudrait donc appréhender les choses comme complémentaires et, par ricochet, mieux cerner les relations croisées dans le monde des libraires. Il s'imposerait, en outre, de ne pas sous-estimer le rôle de certains individus intéressés par la langue et la culture italiennes et qui, même sans avoir eu l'occasion de faire le voyage d'Italie, furent probablement des passeurs importants. Dans une aire géographique relativement restreinte, les hommes circulent aisément, se connaissent, s'échangent et se prêtent des livres, et il n'y a pas de véritables barrières entre les deux zones linguistiques, comme l'illustrent les parcours de Maldeghem et de Lampson.

Cette enquête sur la réception du livre « italien » à la première modernité nous a conduits à nous aventurer dans une terre encore largement *incognita*. Gageons que ce nouveau domaine de recherche attirera à l'avenir d'autres explorateurs qui, par des travaux fondés sur d'autres matériaux documentaires, aboutiront à terme à une étude globale susceptible de s'intégrer dans une synthèse plus large sur la réception de l'italianisme en langue vulgaire dans le nord de l'Europe.